

DU MÊME AUTEUR

Les Managers à la conquête du droit social, 1993, Dunod

Le Cimetière des obsessions, 2010, Cohaerentia éditions

Le Maquettiste, 2014, Cohaerentia éditions

ANTOINE LEPINTEUR

MES BILLETS DU CONFINEMENT

ESSAI

Cohaerentia éditions

© ANTOINE LEPINTEUR
© Coherentia éditions, 2020.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés
pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« Qu'on envisage seulement la stupéfaction de notre petite ville, si tranquille jusque-là, et bouleversée en quelques jours, comme un homme bien portant dont le sang épais se mettrait tout d'un coup en révolution. »

Albert Camus (La Peste)

AVANT-PROPOS

Quel pied de nez vient de nous faire le coronavirus de Wuhan ! Pas besoin d'être devin pour prédire que ce nouveau « virus à la couronne » passera à la postérité dans les futurs livres d'Histoire, au triple chapitre pandémie, guerre et crise économique.

Entrant dans le langage courant, il est devenu du jour au lendemain l'ennemi public numéro un, frappant aveuglément celles et ceux qui n'ont pas les ressources physiques suffisantes pour résister.

COVID 19, son nom de code, surfe sur la mondialisation avec une rapidité sans précédent obligeant les hommes à se mettre aux abris, avant même d'être en mesure de proposer une riposte adaptée. Dans cette guerre inédite, les soldats ont des blouses blanches et la mort ne vient ni des bombes, ni des missiles ou des fusils.

C'est dans ce contexte totalement inédit qui donne la chair de poule que nous venons d'enrichir notre vocabulaire d'un mot nouveau, *le confinement*, et que ce mot est devenu immédiatement un emblème de protection à l'échelle du monde, certains diront le seul remède qui existe à ce stade.

Aujourd'hui plus de la moitié de la planète est confinée et lorsque les états tardent à le décréter pour cause de protection du PIB, ce sont les citoyens qui se confinent eux-mêmes avec le souci bien légitime de sauver leur peau.

Pour ma part, j'ai vécu ce confinement comme la plupart des gens, sans gloire mais avec compréhension, résignation et, disons-le, parfois anxiété. « Le temps qui passe ne revient pas, et tic et tac et tic et tic et tac... » dit en boucle la chanson.

Soit dit en passant, le Futur, celui du déconfinement et plus largement celui de l'Après, m'a intrigué et presque obsédé davantage que le présent. Mais ce sera alors une autre histoire dans l'Histoire.

Au travers de ces cinquante-sept billets, j'ai voulu rétrospectivement être un simple témoin de mon époque, un observateur spontané et si possible inspiré du présent, un Monsieur Tout-le-Monde en train d'écrire sans filtre ou prétention des bribes graves ou légères de la vie quotidienne si singulière qu'est devenue la nôtre à Bordeaux depuis plusieurs semaines. En effet, ce sont toutes les facettes de nos comportements et modes de pensée qui se trouvent interpellées par la crise pandémique qui agit comme un révélateur sans concession des limites de nos systèmes sociétaux.

Vous l'aurez deviné. Ces réflexions, sentiments, humeurs et anecdotes en ordre dispersé, mais toujours datés, sont aussi autant de prétextes pour exprimer par l'écriture la liberté profonde qui m'habite intérieurement, faute de pouvoir en jouir extérieurement.

Bonne lecture.

GUERRE ET CONFINEMENT

Hier soir, j'ai écouté le Président de la République souffler le chaud et le froid durant la vingtaine de minutes de son allocution télévisée.

Allez savoir pourquoi ? Par choix rhétorique, il n'aura jamais parlé de confinement alors que c'est ce qui nous attend dès aujourd'hui pour les prochaines semaines. Les ministres qui ont fait le service après-vente n'ont pas, eux, usé de l'ellipse et tourné autour du pot.

Inimaginable ! Nous allons être prisonniers de notre intérieur pour les quinze prochains jours et probablement pendant une durée plus longue.

Mais sur un ton grave, Emmanuel Macron aura martelé à six reprises : « Nous sommes en guerre » cherchant visiblement à mobiliser la nation dans une dynamique de défense passive inédite, non pas contre une armée ennemie mais contre le coronavirus.

L'avenir dira, rétrospectivement, s'il a eu raison ou non d'utiliser cette métaphore qui sent le soufre.

En l'écoutant, trois images historiques se sont furtivement invitées dans ma mémoire comme pour distraire momentanément mon attention :

Bonaparte au pont d'Arcole : J'ai toujours aimé l'énergie et l'exemplarité qui se dégagent de ce tableau de Gros exposé au Louvre. Brandissant l'étendard dans sa main gauche et tenant son sabre dans la main droite, le général s'élance sur le pont italien au péril de sa vie.

Clémenceau dans les tranchées : Gamin, j'aimais fouiner dans le grenier de ma grand-mère pour y découvrir des vieux journaux « Le Miroir » de la Grande Guerre. Dans l'un, je me souviens de la photo jaunie du Père la Victoire, surnommé aussi le Tigre, galvanisant les poilus dans les tranchées.

De Gaulle devant le micro de la BBC : Je garde en tête ces mots forts de l'appel du 18 Juin 1940 lancés solennellement par le Général : « L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non ! »

Bonaparte, Clémenceau, De Gaulle et désormais Emmanuel Macron revêtant les habits de Père de la Nation.

Mais que retiendra vraiment l'Histoire de son appel du 16 Mars 2020 ?

Mardi 17 mars 2020

QUAND LA RÉALITÉ BOUSCULE LA FICTION

Du jamais vu, du jamais imaginé, du jamais vécu...

Voilà ce qui aujourd'hui caractérise en France notre quotidien depuis deux jours, avec en toile de fond un monde totalement chamboulé, proche de l'implosion économique, et qui ne sait visiblement plus à quel saint se vouer pour sortir de cette crise.

Ce n'est pas un, deux, trois pays qui ont le genou à terre mais bel et bien le monde entier, quel que soit le continent considéré. Malheureusement personne ne peut dire quand cette effroyable menace virale, venue de Chine, prendra fin. À ce propos, l'incertitude, le doute, l'humilité deviennent des éléments de langage indispensables à la crédibilité chez tous ceux vers qui un micro se tend.

Partagés entre sauvetage sanitaire et sauvetage économique, les chefs d'État, si différents les uns des autres, tentent de rassurer dans leur posture de Mère-Père de la Nation. À noter que la plupart du temps, leurs déclarations publiques s'adossent à celles d'éminents professeurs de médecine qui apportent leur caution de sachant.

Avec prudence, les dirigeants reconnaissent qu'après, rien ne sera comme avant. Mais personne n'est dupe.

En attendant, pas d'autre alternative que de faire le dos rond et de remettre provisoirement son destin entre leurs mains, mais la cote de confiance des gouvernants n'atteint pas pour autant des sommets. Le monde des certitudes a explosé. Chahutés, défiés sur le terrain politique, les poids lourds du G7 donnent l'impression de jouer à Colin-Maillard, tentant de circonvenir le virus avec un bandeau sur les yeux.

On n'est jamais trop prudent car un jour, concorde nationale oubliée, il faudra rendre des comptes.

Avec le recul, c'est troublant et même angoissant car nous sommes au XXI^e siècle, un siècle où il était jusqu'alors davantage question de transhumanisme, de quête d'immortalité à coup d'algorithmes et d'intelligence artificielle que de protection sanitaire à coup de masques, de tests et de nouveaux vaccins.

Sans autre préalable, la planète terre est à l'arrêt alors qu'encore quelques semaines plus tôt on se souhaitait dans toutes les langues une belle heureuse Année 2020, avec surtout une solide santé, base de tout le reste.

À une vitesse fulgurante, en l'espace de quelques jours, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, la vie sur terre s'est totalement métamorphosée. Qui aurait pu prédire à Noël que les usines, les commerces et les services seraient à l'arrêt dès la mi-mars et que le chômage partiel concernerait durablement plus de la moitié de la population française, à l'unisson avec ce qui peut se passer en pire ou en mieux, en dehors de nos frontières ?

Mercredi 18 mars 2020

QUIPROQUO CON...FINÉ

Un ami m'a rapporté cet extrait de conversation surréaliste entre nouveaux confinés :

— ... *Faire le confinement*, ça demande une vraie capacité d'improvisation et d'abnégation. Vu la physionomie de la crise sanitaire, je dirais qu'il faut y ajouter une dose de dérision hors du commun, une capacité quelque part à se moquer de nous, à prendre du détachement sur tout ce qui caractérisait notre vie bien huilée d'avant. Tu comprends, c'est une forme d'ascèse pour certains, pour moi par exemple, mais aussi un exercice contre nature pour d'autres. Et...

— Et dis-moi, Victor, *faire le con grossièrement*, est-ce à la portée de tout le monde ? Je pose la question en t'écoutant parce que des gros lourds, prétentieux et sans finesse, il y en a beaucoup dans les tribunes en ce moment pour commenter l'actualité de loin, comme s'ils avaient les mains dans le cambouis. Gros blablas et compagnie. Et ce n'est que le début ! Ah les cons !

— Euh ! Je ne comprends pas...

— Quoi ? Finement ou grossièrement ?

Jeudi 19 mars 2020

LA VILLE M'APPARTIENT

Plus qu'une impression de solitude, c'est paradoxalement un sentiment d'immense liberté qui s'empare de moi en descendant le Cours de l'Intendance, bordé par ses élégants immeubles en pierres blondes.

Je ne sais plus réellement quoi penser durant ces quelques minutes de déplacement autorisé hors de mes quatre-vingt mètres carrés de confinement.

Ai-je le droit, ce matin, d'avoir le cœur léger alors qu'on parle, au même moment, d'hécatombe mortifère dans les hôpitaux et que des femmes et des hommes luttent pied à pied contre la maladie contagieuse ? N'y a-t-il pas là quelque chose d'indécent ?

Mes idées se bousculent, prises en étau entre l'observation et l'introspection.

Personne à l'horizon. Un silence monumental presque assourdissant, tellement inattendu. Pas une voiture ou le moindre vélo d'ordinaire si nombreux à cette heure de la matinée. Seul un tram, encore en activité, fait au loin entendre sa cloche.

Je n'avais jamais vu la ville ainsi, submergée par la quiétude, enveloppée dans un silence impressionnant. Bordeaux, surnommé autrefois « La Belle Endormie », n'avait jamais mieux porté son nom qu'aujourd'hui.

La vie de la cité a été stoppée net, en l'espace de quelques heures. A bien y réfléchir, à quoi tiennent les choses ? Un virus ravageur et un décret dit « de confinement ». Et sans tam-

bours ni trompettes, la ville est passé du mode *on* au mode *off*.

En approchant du Grand Théâtre, comme par réflexe, je jette un œil sur ma droite vers la rue Sainte-Catherine, cette voie commerçante de plus de mille-deux-cents mètres toujours animée et bruyante. Il est neuf heures et quart. Elle ne fait pas figure d'exception. C'est le vide sidéral, comme si vendeurs et clients avaient subitement pris leurs jambes à leur cou face à l'envahisseur. Qui aurait pu prédire un tel exode ? Qui aurait pu imaginer l'une des plus grandes artères commerçantes du monde, vidée du jour au lendemain de ses clients et du même coup privée de son identité de fourmilière humaine ?

Sans prêter l'oreille, j'entends le bruit de mes pas, ce qui ne m'était évidemment jamais arrivé ici auparavant. Impressionnant silence, presque fantomatique mais ô combien envoûtant.

Je ressens à ce moment un formidable sentiment de possession, comme si l'affaire d'un instant tout ce qui m'entourait m'appartenait. Citoyen et propriétaire de ma ville. Je me surprends à regarder les façades, les objets et monuments urbains avec un œil neuf, dénué de tout stress et débarrassé du poids des habitudes. Sur le Cours du Chapeau-Rouge qui conduit aux quais de la Garonne, le silence semble animer les statues et sculptures avec grâce.

Fasciné par ces instants d'errance, je poursuis ma déambulation au hasard dans des rues que je reconnais à peine, tellement elles sont différentes sans leurs piétons pressés et surtout sans leurs voitures. Garées les unes derrière les autres, ces dernières incarnent à leur manière le lâcher prise. Immo-

biles, à contre-emploi le long du trottoir, elles se laissent admirer par les quelques passants qui les croisent, en promenant leur chien.

Les rues autour de la Place des Quinconces font figure de succursale automobile. Décidément, c'est le grand chamboule-tout !

Vendredi 20 mars 2020